

que la reconnaissance est une vertu dont ils n'ont pas la moindre idée.

Je n'ai pas encore eu jusqu'ici le loisir de m'appliquer à leur langue : cependant, comme ils me rendent de fréquentes visites, je les questionne : *talon jajai?* Comment appelles-tu cela? J'en sais assez pour me faire entendre dans les choses les plus communes : il n'y a ici aucun Français qui la sache à fond : ils n'en ont appris, encore fort superficiellement, que ce qu'il leur est nécessaire d'en savoir pour le commerce : j'en sais déjà autant qu'eux. Je prévois qu'il me sera très-difficile de l'apprendre autant qu'il faut pour parler de Religion à ces Sauvages. J'ai lieu de croire qu'ils sont persuadés que je sais parfaitement leur langue. Un Français parlant de moi à un d'entr'eux, celui-ci lui dit : je sais qu'il *est un grand esprit, qu'il sait tout* : Vous voyez qu'ils me font infiniment plus d'honneur que je ne mérite. Un autre me fit une longue harangue : je n'entendais que ces mots : *indatai*, mon père, *uyginguai*, mon fils. Je lui répondis à tout hasard, quand je voyais qu'il m'interrogeait : *ai*, oui, *igalon*, cela est bon. Puis il me passa la main sur le visage et sur les épaules, et ensuite il en faisait autant sur lui-même. Après tous ces *agios* il s'en alla d'un air content. Un autre vint quelques jours après pour la même cérémonie : aussitôt que je m'en aperçus je fis venir un Français, et le priai de m'expliquer ce qu'il me dirait sans qu'il parût qu'il me servît d'interprète : j'étais bien aise de savoir si je m'étais trompé en répondant à l'autre : il me demandait si je trouvais bon que je l'adoptasse pour mon fils ; que quand il reviendrait